

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 96 — Samedi, 6 mars 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ADELINA PATTI

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 mars 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le livre ou vous priez.—La veillée.—Les souverains d'Europe.—L'art de bien vivre.—La porteuse de pain.—Adelina Patti.—Les prisons en Angleterre.—Récréations de la famille.—Choses et autres.

GRAVURES :—Adelina Patti.—Les souverains d'Europe.—Gravure du feuilleton.—Mode.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS

LE commencement de cette semaine a été marquée par l'événement annuel qui a toujours le don de passionner les esprits au plus haut degré... pour un jour.

Montréal a fait ses élections municipales. Le point le plus remarquable dans cette affaire, est que l'on a essayé une fois de plus à soulever des préjugés de races, alors que les électeurs n'y songeaient nullement. On n'a pas réussi.

Ce qu'il s'est dit d'insanités, ce qui s'est commis d'exagérations et de sottises pendant les treize jours qui ont précédé les élections, est incroyable, et j'ai entendu, à ce propos, une appréciation de notre pays faite par un étranger nouvellement arrivé chez nous, qui mérite d'être dite.

Ce Français—car c'était un canadien des vieux pays—me dit l'autre jour à brûle pourpoint :

—Mais je n'en reviens pas, vous m'avez trompé, mon cher. Comment, vous m'écriviez depuis un an que le Canada était un pays tranquille et que l'on pouvait vivre, à Montréal, sans aucune crainte des commotions que l'on craint en Europe.

—Eh bien ! c'est très vrai, c'est absolument vrai, je maintiens tout ce que je vous ai écrit.

—C'est trop fort, par exemple ! Lisez donc vous-même ce journal, et vous y verrez que la terreur règne à Montréal, qu'on y tue les femmes et les enfants, qu'on viole les droits les plus sacrés et que le drapeau rouge flotte sur l'Hôtel-de-Ville. Vous êtes donc tous pires que des communards !

—Hélas ! mon cher ami, lui répondis-je, c'est là en effet l'opinion que vous pourriez vous faire de notre pays, si vous ajoutiez foi à ce que disent certains pauvres diables qui semblent toujours conspirer contre le bonheur et même l'honneur de leur patrie. Nous avons, comme chez vous, des individus qui, ayant les yeux mal nettoyés, voient mal propre partout et toujours. Ce sont des malades, mais malheureusement des malades malfaisants. Regardez la tour du palais municipal : Où est la loque rouge ? Parlez au chef de police et demandez-lui ce qu'il y a de vrai dans ces racontars stupides, dits en mauvais français, par de mauvais citoyens, et vous verrez que c'est tout simplement ce que l'on appelle ici : une manœuvre électorale.

—Ah ! c'est une simple manœuvre électorale ! Vraiment, je ne vous en félicite pas. C'est ce que nous appelons, en France, l'excitation au mépris des lois et des autorités. C'est ainsi qu'on sème la haine parmi les citoyens. Et vous trouvez des gens qui font cette triste besogne ?

—Ils s'en trouvent, malheureusement. Ils vont même plus loin : ils accusent leurs confrères de

tous les crimes. N'ayant pas d'honneur eux-mêmes, ils ne peuvent croire à l'honneur des autres.

—Mais ces gens-là ne refusent pas un coup d'épée, je suppose ?

—Oui, certes, ils le refusent. Quand ceux qu'ils attaquent ne les méprisent pas trop, ils leur donnent des coups de cravaches, mais cela ne les arrête pas plus que la peine de mort ne retient les criminels. Ce sont des natures vicieuses.

—Et comment le peuple prend-t-il ces choses ? Quel est le résultat de vos élections ?

—Permettez-moi de vous renvoyer aux chiffres publiés le jour des élections, et dispensez le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ de parler de cette question qui est du domaine de la politique quotidienne.

.

J'ai parlé tout à l'heure du mépris des lois et des autorités, et voici qu'en Angleterre même on commence à devenir froid envers celle qui résume en sa personne toutes les lois et toutes les autorités, la reine.

Il n'y a pas huit jours que, dans un banquet donné dans un des principaux clubs de Londres, il s'est passé un incident qui a sa signification.

Ainsi que c'est l'usage en pays britannique, au commencement du dîner, on proposa la santé de la reine. Quelques personnes se levèrent, mais la plus grande partie des convives restèrent assis.

Grande fut l'émoi, dans Londres, en apprenant cette nouvelle.

Ce manque d'étiquette envers la souveraine, a d'autant plus d'importance que les personnes qui l'ont commis appartiennent toutes à la plus haute société.

Du froid en haut, de la glace en bas, décidément la machine anglaise commence à se détraquer.

.

Le même jour, je lisais une dépêche qui nous annonçait que les socialistes avaient cessé toute démonstration après la déclaration du secrétaire de l'intérieur disant qu'on allait donner du travail aux ouvriers.

Cette nouvelle m'a fait plaisir.

Elle prouve, en effet, que ceux qui se sont rendus coupables des désordres qui ont eu lieu à Londres, étaient poussés par un motif sérieux. Ils avaient faim et, sur une simple promesse, ils s'arrêtaient et attendent qu'on utilise leurs bras.

C'est là une confirmation indéniable de la cause des neuf dixièmes des révolutions : la misère.

Ce calme est donc un nouveau répit accordé à la monarchie, mais les vices de l'organisation intérieure de la société anglaise n'en subsistent pas moins, et l'explosion arrivera quand même, que la mèche soit allumée en Irlande ou à Londres.

.

J'ai assisté à l'ouverture de la Cour du Banc de la Reine.

Malgré toute l'attention que j'ai prêtée, je n'ai pu entendre un traître mot de l'adresse aux jurés, et comme j'ai remarqué la même chose plusieurs fois, je ne vois pas pourquoi on ne supprimerait pas cet usage de débiter, d'une manière inintelligible, un petit discours au commencement de chaque terme.

Je ne veux nullement médire des honorables juges qui le prononcent, mais en vérité il faut bien avouer que le moins que l'on puisse faire, c'est de le dire à haute voix, si on veut être compris.

Si je ne l'ai pas entendu, je l'ai cependant lu, et je signale à votre attention les paroles suivantes de l'honorable juge Ramsay :

—On voit dans les écrits et on entend dans les discours populaires que l'usage immodéré des boissons alcooliques est directement ou indirectement la cause principale des crimes—directement, en privant la victime de l'intempérance du contrôle de ses passions—indirectement, en l'empêchant de se procurer des moyens de subsistance, augmentant ainsi la tentation du vol, tandis que le respect pour soi-même, cette protection si grande de l'honneur personnel, est détruit.

—Cependant, ce serait se tromper que de s'imaginer qu'ayant dénoncé l'ivrognerie, et ayant même défendu l'usage de toute boisson alcoolique, on aurait fait ce qui est nécessaire pour prévenir le crime. Il n'existe pas de statistiques dignes de ce

nom, pour établir l'exactitude de ce que l'on avance si souvent à ce sujet ; au contraire, ceux qui sont les plus familiers avec les incidents du crime n'ont pas manqué d'observer que la boisson n'en est qu'exceptionnellement la cause déterminante. En d'autres termes, le crime résulte principalement de ce qu'il est le vice prédominant de la société, et il arrive rarement que l'usage immodéré de la boisson atteigne cette triste prééminence.

.

Plus loin, je trouve aussi un passage au sujet de l'épidémie, qui vaut la peine d'être cité :

—On ne devrait peut-être point s'étonner des murmures que tant de détresse et de misère ont pu occasionner. Malheureusement, des hommes égarés, sinon malintentionnés, ont profité de ces mécontentements accidentels pour faire croire aux victimes que ceux qui s'efforçaient d'enrayer l'épidémie étaient leurs ennemis. Rien n'est plus dangereux pour une société qu'une panique de ce genre ; et ceux qui répandent de pareilles alarmes ne doivent pas être comptés au nombre des citoyens dignes de ce nom.

N'est-ce pas la confirmation de ce que je vous disais tout à l'heure ?

.

Une mauvaise nouvelle nous est arrivée d'Ottawa, annonçant la mort d'un homme de bien dont nombre de citoyens de notre province ont gardé le souvenir le plus respectueux : je parle du révérend Père Tabaret, recteur de l'université catholique d'Ottawa, et supérieur du collège Saint-Joseph, de la même ville.

Il était né en France, dans le département de l'Isère, en 1828. Venu en Canada il y a près de quarante ans, il avait été nommé supérieur du collège d'Ottawa en 1853.

—Le révd Père Tabaret était un homme supérieur à tous les points de vue ; l'œuvre principale de sa vie a été l'institution admirable qu'il dirigeait avec une habileté remarquable et qui est, pour ainsi dire sa création.

Grâce à lui, l'université catholique d'Ottawa jouit de tous les privilèges universitaires.

.

Je crois que nombre de Canadiens, qui se proposaient d'aller à Paris, en 1889, vont être très déçus en apprenant qu'elle n'aura très probablement pas lieu.

La faute en est aux politiciens, comme vous pouvez le voir par l'extrait suivant du *Journal des Débats* :

—Par suite d'une conception assez bizarre, on a l'intention, hautement proclamée, de donner à la prochaine exposition universelle un caractère politique. C'est le centenaire de la Révolution française que l'on compte fêter.

—La Révolution française, que nous aimons beaucoup pour notre part, n'est pas précisément un anniversaire international. Ce ne sont pas des souvenirs pacifiques, ni des souvenirs agréables qu'elle éveille chez nos voisins, et il est telle maison régnante à qui elle ne rappelle qu'une page assez triste de l'histoire de sa famille. Que nous organisations pour notre compte, à l'occasion du centenaire de 1789, une fête patriotique et républicaine, rien de mieux ; mais y convier l'étranger, c'est agir un peu comme ce financier qui, voulant attirer dans ses salons le faubourg Saint-Germain, avait décidé de donner un bal le 21 janvier.

—Il nous paraît donc prudent de ne pas trop céder aux séductions des plans préparés par le ministre du commerce, de ne pas se laisser entraîner avec lui, par le désir de faire grand. Louis XIV, mourant, s'est confessé, comme d'un grand péché, de son amour pour les bâtiments. L'Exposition de 1889, si le conseil des ministres n'en surveillait de très près les devis, pourrait peser d'un poids bien lourd sur la conscience de M. Locroy, et, ce qui est plus grave, sur notre budget.

Cette diablerie de politique brouille toujours les cartes.

LÉON LEDIEU.

Combien de trouble nous ont causé des maux qui ne sont jamais arrivés.

LE LIVRE OU VOUS PRIEZ

Sur ce beau livre où vous priez,
Les fermoirs mêlent leur sculpture
Au velours de la couverture.
Au dedans l'or et la peinture
Courent en fleurons variés.
Il exhale une odeur que j'aime,
Peut-être un parfum de vous-même.
La prière est un bien suprême
Dans ce beau livre où vous priez.

Dans ce beau livre où vous priez,
Si les feuillets aux cadres roses
Étaient des lèvres demi-closes,
Ils nous diraient toutes les choses
Que bien bas vous leur confiez,
Oh ! que d'aspirations saintes,
D'espérances, de vagues plaintes,
Dorment, confusément éteintes,
Dans ce beau livre où vous priez.

Quand ce beau livre où vous priez
Reçut d'abord votre pensée,
Une larme, douce rosée,
Tombe de vos yeux d'épousée
Sur les feuillets armoriés.
Puissiez-vous, loin de tout orage,
Ne pleurer jamais de naufrage,
Et ne pas mouiller d'autre page
Dans ce beau livre où vous priez.

Dans ce beau livre où vous priez,
Quand votre œil attentif regarde,
Que votre bon ange vous garde,
Que nul obstacle ne retarde
Vos vœux toujours sanctifiés !
Chrétienne aux paroles bénites,
Bienheureux ceux pour qui vous dites
Les saintes oraisons écrites
Dans ce beau livre où vous priez !

PROSPER BLANCHERMAIN.

LA VEILLÉE

Ly a, dans la vie de tout homme, deux parts : la vie du dehors, la vie du dedans. L'économiste voudrait agrandir la première, parce qu'il a surtout en vue le travail, la production, le progrès de l'industrie, le développement de la richesse publique. Le moraliste voudrait agrandir la seconde, parce qu'il est avant tout préoccupé de la culture de l'âme, du perfectionnement de l'individu. Il s'agit de concilier les deux points de vue : nous sommes en présence d'une de ces contradictions qu'on rencontre à chaque instant dans le monde des faits comme dans le monde des idées.

Voyez cet artisan qui, sa journée faite, vient chercher le repos près de sa femme et de ses enfants. On lit, on cause, on fait quelques projets d'avenir. Tous paraissent tranquilles, heureux ; le chef de la famille semble satisfait : il a tout l'air d'avoir résolu le problème. Il a su faire deux parts de sa vie : il a donné assez d'heures au travail pour assurer la vie des siens ; il a gardé assez d'heures de liberté pour continuer à s'instruire, pour s'occuper de ses enfants, pour constituer la famille au vrai sens du mot. Dites-lui : " En travaillant davantage, vous pourriez gagner plus d'argent, améliorer votre vie matérielle et celle des vôtres." Il vous répondra : " Je le pourrais, sans doute ; mais, après une journée trop longue, je rentrerais épuisé, n'ayant plus goût à rien : que deviendrait alors la vie de famille ? "

C'est un des maux de notre temps, surtout dans les grandes villes, que le besoin exagéré de produire le travail sans trêve, la part de plus en plus grande faite à la vie professionnelle. Quand le travailleur, quel qu'il soit, ouvrier, banquier, manufacturier, écrivain, homme politique, revient chez lui à sept ou huit heures du soir, après une journée où toutes les forces de son corps, de son esprit, ont été constamment en jeu, il n'est guère disposé à ouvrir un livre ou à penser à l'éducation de ses fils. Il demande le repos, le silence, heureux encore s'il ne cherche pas dans les distractions extérieures l'oubli de sa tâche quotidienne.

Le travail industriel, le développement des échanges, tiennent une place de plus en plus grande dans nos préoccupations, et rien n'est plus légitimes, assurément. Prenons garde, toutefois, à force de considérer dans l'homme le producteur, de perdre de vue l'homme lui-même. Quand nous

voulons savoir la richesse d'une nation, nous recherchons, dans les statistiques, le nombre de tonnes de houille ou de fer que cette nation produit ; n'oublions pas que la valeur des individus, sous forme d'instruction, de moralité, de courage, est aussi une force et quelquefois la première de toutes.

Pour nous, les heures de la veillée, quand elles sont bien employées, sont aussi utiles que les heures du travail ; car c'est dans ces heures-là que l'éducation de l'enfant se fait, que la famille s'unite et se fortifie.

Il y a une autre veillée qui tient une autre grande place dans la vie morale : celle que nous faisons en nous repliant sur nous-mêmes. Consacrer chaque jour un certain temps à s'étudier, à s'observer, à veiller sur soi-même, à essayer de devenir meilleur, est une règle qui a été donnée par tous les écrivains religieux, par tous les moralistes. La veillée, ainsi entendue, est la véritable éducation de l'homme par lui-même. Quelque pris que nous soyons par l'action, par le devoir de chaque jour, dérobons à la vie extérieure cet instant qui nous est nécessaire pour nous retrouver nous-mêmes ; pour ne pas nous laisser entraîner par les rêves de l'ambition ou les chimères du monde ; pour réfléchir sur les choses qui nous entourent et remettre chacune à sa place ; pour reconnaître nos erreurs et nous efforcer de n'y point retomber ; enfin, pour méditer sur la vie.

Celui qui ne connaît pas cette veillée intérieure, souvent fortifiante, parfois douloureuse, où l'âme s'entretient avec elle-même, celui-là n'a de l'homme que la figure.

PAUL LAFFITE.

LES SOUVERAINS D'EUROPE

(Voir gravures)



ALEXANDRE III, empereur de Russie, est né le 10 mars 1845. Il est fils de l'empereur Alexandre II Nicolaïévitch et de l'impératrice Marie-Alexandrovna ; il a succédé à son père le 13 mars 1881, et a épousé, le 9 novembre 1866,

L'IMPÉRATRICE MARIE-FÉODOROYNA, auparavant Marie-Sophie-Frédérique Dagmar, née le 14 novembre 1847, fille de Christian IX, roi de Danemark. Cinq enfants, trois fils et deux filles, sont nés de ce mariage.

OSCAR II FRÉDÉRIC, roi de Suède et de Norvège, né le 21 janvier 1829, est fils du roi Oscar I^{er} et de la reine Joséphine. Il a succédé à son frère, le roi Charles XV, le 18 septembre 1872, et a épousé, le 6 juin 1857, la

REINE SOPHIE-WILHELMINE (Marianne-Henriette), née le 9 juillet 1836, fille de feu Guillaume, duc de Nassau. Quatre fils sont nés de cette union.

HUMBERT I^{er} (Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène), roi d'Italie, est né le 14 mars 1844. Il est fils du roi Victor-Emmanuel II et de la reine Adélaïde, et a succédé à son père le 9 janvier 1878. Il a épousé, le 22 avril 1868, la

REINE MARIE-MARGUERITE-THÉRÈSE-JEANNE, née le 20 novembre 1851, fille de feu Ferdinand, prince de Savoie, duc de Gènes. Un fils, le prince royal Victor-Emmanuel, est né de cette union, en 1869.

GUILLAUME I^{er} (Frédéric-Louis), né le 23 mars 1797, roi de Prusse, est fils du roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie. Régent du royaume en 1858, il succéda, le 2 janvier 1861, à son frère, le roi Frédéric-Guillaume IV et fut couronné en 1861. Le 18 janvier 1871, il fut proclamé empereur d'Allemagne, à Versailles. Il a épousé, en 1829, Marie-Louise-Augusta-Catherine, née en 1811, fille de feu Charles-Frédéric, grand duc de Saxe-Weimer. Deux enfants, un fils et une fille, sont nés de ce mariage.

MARIE-CHRISTINE, reine régente d'Espagne (Désirée-Henriette-Félicité-Rénier), née le 21 juillet 1858, est fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand d'Autriche et de l'archiduchesse Elisabeth. Elle a épousé, le 29 novembre 1879, le roi Alphonse XII, né le 28 novembre 1857 et proclamé roi d'Espagne le 30 novembre 1874. Il mourut au mois de décembre 1885, et sa seconde femme, Marie-Christine, a été proclamée régente au mois

de janvier 1886. Deux filles sont nées de ce second mariage.

LÉON XIII, ci-devant Joachim Pecci, cardinal, est né à Carpineto, le 2 mars 1810. Il a été élu pape à la mort de Pie IX, le 20 février 1878, et couronné le 3 mars de la même année.

L'ART DE BIEN VIVRE

Pieds de cochon.—Enveloppez chaque patte dans un bandage de coton, faites-en deux ou trois fois le tour et attachez avec une corde. Quand les pattes sont ainsi préparées, plongez-les dans de l'eau bouillante et faites bouillir pendant quatre heures. Laissez-les dans le bandage jusqu'à ce que vous soyez prêt à les faire bouillir, frire ou en sauce. La peau tiendra dessus quand vous les ferez cuire, et elles seront ainsi aussi tendres et aussi délicates que possible à manger.

Pudding au riz.—Une demi-tasse de riz, trois-quarts de chopine de lait, quatre pommes pelées, cœur ôté et étuvées, un tiers de tasse de sucre, quatre œufs. Faites bouillir le riz dans le lait jusqu'à ce qu'il soit réduit en pulpe ; battez bien avec la sauce de pomme et du sucre pendant dix minutes, ensuite laissez refroidir ; puis mélangez de dans soigneusement le blanc des œufs, battu en écume épaisse ; beurrez le moule, versez-y la pudding, mettez dans la saucepan avec de l'eau bouillante s'élevant jusqu'à la moitié des côtés ; faites chauffer à la vapeur tranquillement pendant vingt-cinq minutes avant de verser.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de février, a eu lieu le 1^{er} mars, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1 ^{er} prix, No.	3,341.....	\$50
2 ^e prix, No.	23,902.....	25
3 ^e prix, No.	22,383.....	15
4 ^e prix, No.	12,708.....	10
5 ^e prix, No.	15,438.....	5
6 ^e prix, No.	13,245.....	4
7 ^e prix, No.	17,198.....	3
8 ^e prix, No.	14,986.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

2,108	21,169	1,492	1,495	13,572	19,027
14,975	13,599	18,692	17,301	13,158	13,323
16,300	9,051	7,383	16,915	4,643	6,890
11,902	3,597	16,874	22,013	3,913	18,063
21,901	4,461	16,991	18,613	23,923	17,281
6,284	10,697	15,682	8,871	1,926	15,171
13,199	15,071	5,753	882	17,081	796
2,824	9,406	18,271	22,531	5,288	10,708
11,043	16,568	8,102	9,038	411	21,127
8,789	18,696	2,182	20,638	14,478	7,205
3,186	6,115	12,761	10,896	11,968	11,302
6,741	14,445	14,802	6,139	17,361	9,689
3,920	19,359	7,456	20,523	22,933	18,169
20,632	5,035	21,117	17,624	20,988	18,516
16,422	7,104				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de février sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

Prenez un morceau de papier et écrivez votre âge en années, sans faire mention des mois, des semaines, ni des jours. Multipliez par deux ; ajoutez le nombre 3,770 ; ajoutez deux ; divisez par deux. Du résultat retranchez le nombre de vos années, et voyez si vous n'obtiendrez pas un nombre que vous n'oublierez vraisemblablement pas.

Les amateurs pourront chercher la cause de ce résultat. Avis aux mathématiciens.



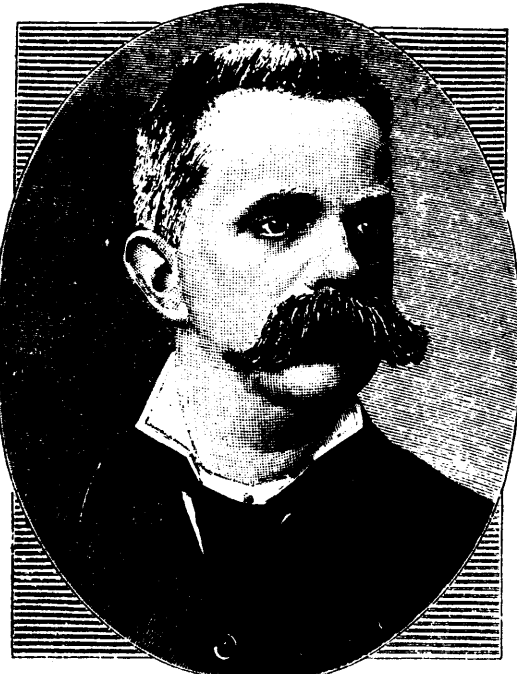
ALEXANDRE III
Empereur de Russie
Depuis le 13 mars 1881.



MARIE-FÉODOROVNA
Impératrice de Russie



OSCAR II
Roi de Suède et de Norvège
Depuis le 18 septembre 1872.



HUMBERT I^{er}
Roi d'Italie
Depuis le 9 janvier 1878.



MARIE-MARGUERITE-THERÈSE
Reine d'Italie



SOPHIE-WILHELMINE
Reine de Suède et de Norvège



GUILLAUME I^{er}
Roi de Prusse, empereur d'Allemagne
Depuis le 2 janvier 1861 et le 18 janvier 1871.



MARIE-CHRISTINE (veuve d'Alphonse XII)
Régente d'Espagne
Depuis janvier 1886.



LÉON XIII
Pape
Depuis le 20 février 1878.

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXXX

Le millionnaire se conforma de point en point à ces instructions. Les choses se passèrent alors de la façon prévue par Ovide. Duchemin avait remarqué de quelle façon était habillé l'homme qu'il filait, et lorsqu'il vit descendre Paul Harmant vêtu du paletot sombre et coiffé du petit chapeau rond, il le prit pour le baron de Reiss.

—Ne bougez pas de là, dit Duchemin à son cocher, l'autre peut partir si bon lui semble, c'est celui-là seulement qui m'intéresse.

Le fiacre d'Ovide s'éloignait déjà rapidement. Le ci-devant Jacques Garaud lui laissa le temps de se perdre au milieu des autres voitures, puis il alla s'installer à une table placée sous les globes de cristal d'une gerbe de becs de gaz. Il faisait face à Raoul Duchemin. Ce dernier ne put contenir une exclamation de colère.

—Je me suis laissé jouer comme un niais ! murmura-t-il. Ces gens-là se sont aperçus qu'on les suivait, et ils ont changé de costume ! Ah ! brigand d'Ovide Soliveau ! Non seulement tout est perdu pour ce soir, mais encore la mèche est éventée ! Ils vont maintenant se tenir sur leurs gardes. C'est clair comme le jour ! Que faire ?

Naturellement la réponse à cette question ne se présenta pas. Duchemin donna l'ordre au cocher de le reconduire rue des Dames. Amanda l'attendait avec impatience. Le jeune homme rentrait l'oreille basse. En le voyant, l'essayeuse de madame Augustine comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle interrogea vivement. Duchemin raconta sa mésaventure. Malgré l'insuccès complet de son associé, la jeune femme ne put s'empêcher de rire.

—Tu trouves ça drôle ! fit Raoul furieux.

—Ma foi, oui. C'est exaspérant, mais c'est drôle.

—Songe donc qu'à cette heure ils se défient, et jamais pareille occasion ne se présentera.

—Qui sait ? Il ne s'agit que d'avoir de la patience.

—Ils prendront leurs précautions.

—Trouve quelque chose d'adroit.

—Quoi ?

—Je n'en sais rien. C'est à chercher. Le gredin à toutes les ruses. Il s'agit d'être aussi rusé que lui.

Duchemin fit un geste de colère.

—Dès demain, je commencerai à épier, dit-il.

—Ça ne servirait à rien. Demain, c'est dimanche, et ils ne se verront pas.

Duchemin et mademoiselle Amanda interrompirent leur conversation pour aller dîner. Paul Harmant avait rejoint chez Brébant, dans un cabinet, son complice.

—Eh bien ! crois-tu que j'avais raison ? lui demanda ce dernier.

—Absolument raison.

—Qu'est devenue la voiture aux lanternes rouges ?

—Partie, disparue, dès que j'ai mis mon visage en pleine lumière.

—Donc, mademoiselle Amanda a perdu la piste.

—N'as-tu, vraiment, rien à craindre de cette femme ?

—Je t'ai déjà répondu de façon négative. Elle devrait se souvenir que j'ai dans les mains une arme terrible contre elle, une arme qui peut la perdre. Donc, ne te préoccupe point de cela et dînons.

Les deux misérables se mirent à table et firent honneur avec un magnifique appétit au menu commandé par Soliveau. Vers minuit ils se séparèrent, tirant chacun de son côté.

Le lendemain, Ovide fit la grasse matinée, ne s'arracha de son lit qu'à grand-peine, et ce ne fut guère avant midi qu'il sortit de chez lui pour aller déjeuner à son restaurant habituel. En attendant qu'on le servit, il jeta un coup d'œil sur les journaux du matin, et y lut un long récit de "l'accident" arrivé la veille, rue Git-le-Cœur. Seulement, ce récit n'était pas de tout point conforme à la vérité. Le reporter, soit qu'il eût été mal renseigné, soit qu'il eût de propos délibéré poussé au noir sa narration, affirmait qu'outre le jeune garçon inconnu, une porteuse de pain avait été broyée littéralement. Ovide sourit.

—Si le cousin Harmant lit cela, se dit-il, et il le lira, il verra que la besogne était bien faite et qu'il pourra dormir

à présent sur ses deux oreilles ! Décidément mon invention de l'échafaudage était de tout premier ordre, et je l'ai exécutée de main de maître.

Puis, après avoir déjeuné, Soliveau alla passer la journée dans un tripot où depuis quelque temps il avait la veine.

* * *

Raoul Duchemin et mademoiselle Amanda étaient dès le matin partis pour Bois-le-Roi. Etienne Castel, suivant la ligne de conduite que nous connaissons, voyageait par le même train, et, descendu à la station, se dirigeait lentement vers l'hôtel du "Rendez-vous des chasseurs," sans se douter que le couple qu'il cherchait marchait à quelques pas devant lui. Rien ne le pressait d'arriver. Le peintre admirait en connaissance les sites pittoresques qui se déroulaient sous ses yeux.

Nous le laisserons à sa contemplation artistique et nous suivrons Amanda et Raoul. Ni l'un ni l'autre, en ce moment, ne pensaient à Ovide Soliveau, baron de Reiss. Ce fut Madeline, la servante de l'hôtel, qui les accueillit.

—A la bonne heure ! fit la paysanne avec un gros rire, voici des braves Parisiens qui n'oublient pas ceux qui les ont bien nourris et bien soignés ! Et cela va-t-il tout à fait bien, monsieur Raoul, depuis le jour que vous avez quitté de chez nous ?

—Quand ce monsieur est-il venu ?

—Il y a juste trois jours. Le lendemain du départ de M. Raoul.

—Voilà qui est extraordinaire ! fit Raoul.

—Ah ! oui, par exemple ! appuya mademoiselle Amanda.

—Comment était ce monsieur ?

—Tout à fait comme il faut, mais pas du tout dans le même genre que monsieur le baron de Reiss, et bien plus causeur que lui. Il demandait des informations à n'en plus finir, et patati, et patata.

—Mais on n'a pu lui donner aucune adresse, s'écria l'essayeuse.

—Faites excuse, celle de monsieur le baron.

—Vous l'aviez donc ?

—Mais certainement, sur le registre de police de madame, où elle est inscrite tout du long.

Amanda dit à demi voix à Raoul :

—Une fausse adresse. Je le parierais.

—C'est mon avis.

Un coup de cloche appela Madeleine, qui dut quitter les deux jeunes gens pour aller à son service.

—Quel est cet homme ? Que peut-il nous vouloir ? murmura l'essayeuse.

—Je n'en sais rien et cela m'inquiète comme tout ce qui est mystérieux et inexplicable. Ce qui saute aux yeux, c'est qu'on nous cherche.

—Bref, tu as peur.

—Un peu.

—Moi aussi. Mais il ne faut pas que cela nous gâte notre journée de plaisir. Allons dire bonjour à la maîtresse de l'hôtel, et commandons notre déjeuner.

A ce moment précis Etienne Castel franchissait le seuil de la grande salle. L'hôtière le reconnut et alla souriante à sa rencontre.

—Vous voilà donc revenu chez nous, monsieur ? lui dit-elle.

—Oui, madame, je viens vous demander à déjeuner.

—Tout de suite, et je tâcherai que vous soyez content. Voulez-vous déjeuner ici, ou dans le jardin ?

—Ici, répondit l'artiste en désignant une table.

—Parfaitement, je vais mettre votre couvert moi-même.

Tout en disposant la nappe, les assiettes, la carafe, etc., l'hôtière demanda :

—Eh bien ! monsieur, avez-vous trouvé, comme vous le désiriez, monsieur le baron de Reiss ?

—Mais, sans doute. Je vous remercie de m'avoir donné son adresse. Et vous, madame, ajouta-t-il, avez-vous entendu parler de monsieur Raoul Duchemin, depuis son départ de Bois-le-Roi.

—Vous connaissez donc monsieur Duchemin ? s'écria-t-elle.

Non, madame, mais j'ai des raisons pour désirer beaucoup le voir, et comme votre servante m'a dit qu'un de ces dimanches il devait venir passer la journée ici, je suis venu de mon côté, à tout hasard, dans l'espoir de me rencontrer avec lui, et je reviendrai chaque dimanche, jusqu'à ce que cet espoir soit réalisé.

—Alors, monsieur, vous avez de la chance, une vraie chance !

—Monsieur Duchemin vous aurait-il écrit pour vous annoncer sa visite ?

—Mieux que ça.

—Il est venu ?

—Oui, monsieur, il déjeune ici en ce moment, et, après une promenade en forêt il y dîna.

—Vous avez raison, madame, je tombe à merveille. Monsieur Duchemin est-il seul ?

—Non, monsieur, il est avec une personne de sa connaissance.

—Mademoiselle Amanda, sans doute ?

—Précisément, une charmante demoiselle.

Etienne Castel eut aux lèvres un sourire joyeux. La maîtresse d'hôtel reprit :

—Si vous le voulez, monsieur je les préviendrai qu'il y a là quelqu'un fort désireux de voir monsieur Duchemin.

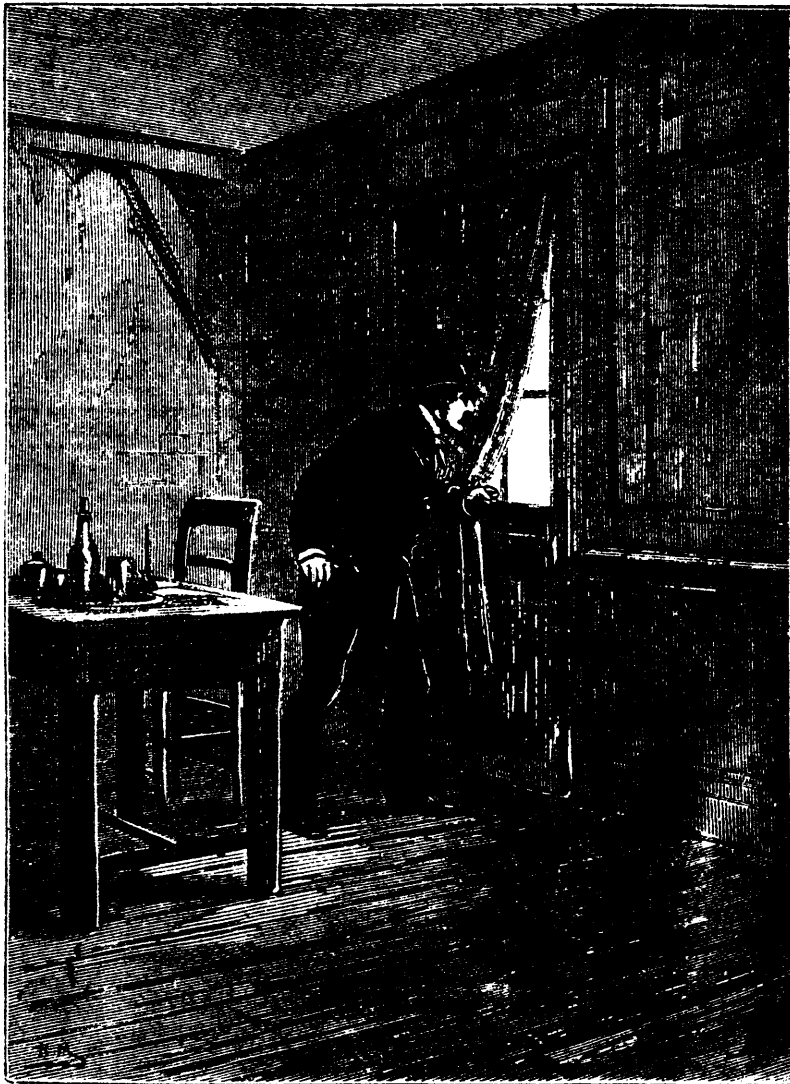
—Pas en ce moment, madame. Laissez déjeuner ces jeunes gens. Quand ils auront fini, je vous prierai de vouloir bien leur apprendre ma présence, mais seulement alors...

L'hôtière s'inclina, l'artiste commanda le menu de son déjeuner, et se mit à manger de bon appétit. Une demi-heure plus tard, Madeline, pour les besoins du service, fut obligée de venir au comptoir. En jetant un coup d'œil dans la salle, où plusieurs personnes étaient attablées, elle aperçut le peintre, fit un geste d'étonnement et regarda aussitôt le cabinet où se trouvaient Amanda et Raoul.

—Monsieur, madame—leur dit-elle en entrant comme un ouragan—il est là.

—Qui ? demandèrent à la fois les deux jeunes gens.

—Le monsieur qui est venu ici il y a trois jours pour voir



Il vit Jeanne et la reconnut du premier coup d'œil.—(Voir page 351, col. 3)

—Tout à fait bien, oui, ma fille.

LXXXI

—Ah ! monsieur Raoul, on a joliment parlé de vous, ici, depuis trois jours, reprit la servante.

—On a parlé de moi ? répéta Duchemin fort surpris.

—Ah ! je vous en réponds !

—Et qui donc ?

—Un monsieur qui est venu tout exprès pour vous voir, et qui même a paru joliment vexé en ne vous trouvant plus.

—Mon oncle de Dijon, peut-être ? fit Raoul inquiet.

—Oh ! quand à ça, je ne le sais pas. Un homme âgé déjà, avec un ruban rouge à sa boutonnière.

—Dans ce cas, ce n'est pas mon oncle.

—Il tenait absolument à vous voir, il a demandé si on savait votre adresse à Paris, et celle de mademoiselle.

—La mienne aussi ! Il a demandé la mienne ? s'écria l'essayeuse de madame Augustine en devenant très pâle.

—Parfaitement, et puis une autre adresse encore.

—Laquelle ?

—Celle de monsieur le baron de Reiss.

monsieur Duchemin, le monsieur au ruban rouge.
—Est-ce qu'il s'est informé de moi ? fit-il vivement.
—Je n'en sais rien, monsieur. Je l'ai aperçu, voilà tout.
—Dans quel endroit se trouve-t-il ?
—Dans la grande salle où il déjeune.
—Descends, dit Amanda à Raoul, regarde sans être vu et assure-toi si tu connais cet homme.

—J'y vais,
Raoul se leva, poussé en même temps par la curiosité et par la peur.
—Il est à table placé tout à côté du comptoir, reprit la servante en sortant.

Duchemin descendit sans bruit, arriva au bas de l'escalier, près de la porte vitrée de la grande salle, et chercha du regard la table indiquée par Madeline. Raoul examina pendant quelques secondes Etienne Castel avec attention, puis il remonta.

—Eh bien lui demanda mademoiselle Amanda qui tremblait malgré elle. Le connais-tu ?

—Non, je ne le connais pas, répondit-il ; mais je suis sûr qu'il n'est point ce que je croyais, ce que je craignais.

—Qui donc ?

—Un homme de la police, fit Raoul en baissant la voix. La servante rentra, et demanda à son tour :

—Le connaissez-vous, monsieur, ce monsieur ?

Et sur la réponse négative du jeune homme elle ajouta :

—S'il sait que vous êtes là, et s'il témoigne l'intention de vous voir, que faudra-t-il lui dire ?

—Raoul hésitait.

—Parbleu ! il ne nous mangera pas ! dit tout à coup Amanda. Vous le ferez monter carrément, Madeline.

—Bien, mademoiselle.

Le déjeuner continua. Un coup de sonnette appela la servante au comptoir, où la maîtresse de l'hôtel lui posa cette question :

—Monsieur Duchemin a-t-il fini de déjeuner ?

—Oui, madame. Je vais servir le café dans le cabinet.

—Eh ! bien, prévenez-le qu'il y a ici, dans la grande salle, une personne, un monsieur qui désirerait lui parler.

Madeline jeta un coup d'œil sur Etienne Castel, qui écoutait tout en achevant son café.

—J'y vais, monsieur, fit-elle ensuite, et elle monta rapidement pour s'acquitter de sa commission.

—A quoi donc pensez-vous, ma fille ! s'écria l'essayeuse ; on vous a déjà dit tout à l'heure d'amener ce monsieur.

La servante redescendit.

—Mais, sapristi ! poursuivit la jeune femme en s'adressant à Raoul, montre donc que tu es un homme ! Te voilà pâle comme si un commissaire de police et une demi-douzaine de gendarmes venaient t'arrêter.

—Je ne sais pourquoi, répliqua Duchemin, mais j'ai dans l'esprit que le personnage qui s'annonce est un oiseau de mauvaise augure.

—Nous allons bientôt le savoir.

En ce moment s'ouvrit la porte du cabinet. Etienne Castel, conduit par Madeline et le chapeau à la main, parut sur le seuil. La servante se retira et referma la porte. L'artiste salua. Amanda et Raoul quittèrent leurs sièges avec empressement et lui rendirent son salut.

LXXXII

—Vous voudrez bien, madame et monsieur, me pardonner, du moins je l'espère, commença le nouveau venu, l'étrange sans- façon de mon procédé, mais j'ai absolument besoin d'avoir avec monsieur Duchemin quelques minutes de conversation.

—On m'a prévenu, monsieur, bégaya Raoul, et je vous ai fait prier de vouloir bien venir ici.

—Puis-je vous dire deux mots ?

—Mais certainement, monsieur.

Etienne jeta sur mademoiselle Amanda un regard significatif. Raoul comprit le sens de ce regard et se hâta d'ajouter :

—Vous pouvez parler devant mademoiselle, je n'ai pas de secrets pour elle.

L'artiste s'inclina. Amanda lui avança une chaise. Il s'assit, et dit, en s'apercevant de la violente émotion du jeune homme :

—Ma présence semble vous troubler, monsieur. Il n'y a pour cela aucune raison. Remettez-vous, je vous en prie !

Quoi que j'aie à vous dire et à vous apprendre, ne voyez pas en moi un ennemi, mais au contraire un homme prêt à vous tendre la main, et par hasard vous aviez besoin d'un appui.

Au lieu de rassurer Duchemin, ces paroles augmentèrent ses craintes. Etienne poursuivit :

—Il faut d'abord et avant tout que vous sachiez qui je suis. Je me nomme Etienne Castel, je suis peintre et j'habite la rue d'Assas. Maintenant, afin que vous puissiez comprendre comment je suis venu vous relancer jusqu'ici, ce qui doit vous paraître inexplicable, je dois vous apprendre qu'on m'a dit à Joigny que vous aviez été blessé dans un accident de chemin de fer et que vous vous trouviez en traitement à Bois-le-Roi.

—Ah ! fit Raoul, c'est à Joigny que vous avez su...

—Oui, mon cher monsieur.

—Par qui donc ?

—Par le secrétaire de la mairie.

Duchemin devint livide. Etienne Castel poursuivit :

—Je suis venu il y a trois jours, espérant vous trouver. Vous étiez parti, dit-on, mais vous deviez revenir un des prochains dimanches. Je résolus aussitôt d'y revenir moi-même chaque dimanche dans l'espoir de vous rencontrer.

Vous devez comprendre que pour me déterminer à agir ainsi, il fallait que j'aie grand besoin de vous voir. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

Parfaitement, monsieur.

—Je vous ai trouvé plus tôt que je n'osais l'espérer. J'en bénis le ciel. Je vais maintenant vous apprendre le motif

qui me conduisait à la mairie de Joigny, d'où, paraît-il, vous êtes parti pour cause de démission forcée. Est-ce vrai ?

—Hélas ! oui, monsieur, c'est vrai.

—Mon but était de découvrir à qui avait été délivré le procès-verbal du dépôt d'un enfant à l'hospice des Enfants-Trouvés.

En entendant ces mots Duchemin sentit une sueur glacée mouiller la racine de ses cheveux. L'artiste éprouvait involontairement une sorte de pitié pour ce malheureux garçon.

—Je vous ai déjà dit de rester calme, continua-t-il. Veuillez donc m'écouter sans vous troubler ainsi. Je vous répète que je viens en ami. Est-ce que vous doutez de ma parole ?

—Non, non, monsieur.

—Lorsque je présentai à monsieur le maire le procès-verbal dont il s'agit, il parut stupéfait, poursuivit Etienne. Ce procès verbal était une pièce authentique qui ne devait sous aucun prétexte sortir des archives de la mairie. Une enquête immédiate fut ouverte en ma présence, et de cette enquête résulta la preuve que cette pièce avait été dérobée.

—Mais alors je suis perdu ! s'écria Duchemin malgré lui.

—J'essayerai de vous sauver si vous me répondez franchement.

—J'y suis prêt, monsieur, je le jure !

—Ce procès-verbal, c'est bien vous qui l'avez retiré des archives ?

—Oui, monsieur, c'est bien moi.

—Vous l'avez vendu ?

—Vendu, non monsieur. Je l'ai livré en échange de services rendus.

—C'est identiquement la même chose. En l'absence de tout récépissé de l'acte frauduleusement soustrait, nous n'avons pu découvrir à qui il avait été remis. Cela, j'ai besoin de le savoir, et vous allez me l'apprendre.

Amanda ne laissa point à Raoul le temps de parler.

—Puisque vous avez cet acte dans les mains, dit-elle, vous le tenez d'une personne qui vous est connue. Vous savez donc ce que vous venez nous demander.

Etienne se retourna vers l'essayeuse :

—Votre raisonnement semble logique, mademoiselle ; mais il ne l'est pas, répliqua-t-il. Cette pièce a passé par tant de mains que je n'ai pu remonter jusqu'à celles qui l'ont reçue les premières. C'est pour cela que je suis ici. Voulez-vous que je vous aide, monsieur Duchemin ? Le tentateur n'était-il point un certain baron de Reiss ?

—Oui, monsieur.

—Connaissez-vous depuis longtemps cet homme ?

—Je ne l'avais jamais vu.

—Ainsi, vous livriez le procès-verbal à cet homme sans le connaître ! Mais quels moyens a-t-il donc employés, ce quidam, pour faire ainsi de vous un instrument passif ?

—Eh ! monsieur, il me savait de la cour d'assises ?

—Dites plutôt qu'il vous y conduisait !

—Je ne me rendais pas compte, monsieur, de la gravité du délit que j'allais commettre. D'ailleurs le baron de Reiss me paraissait un honnête homme. Je croyais à sa bonne foi. Voici de quelle façon les choses se sont passées.

Duchemin narra par le menu comment il avait fait la connaissance du baron de Reiss à Joigny. Etienne avait écouté avec une attention profonde.

—Donc, fit-il quand Raoul eut achevé, cet homme vous a dit qu'il était le père de la jeune fille ?

—Oui, monsieur.

—Il vous a dit le lieu et la date de la naissance ?

—Oui, monsieur.

—Le nom de sa mère ?

—Egalement, et celui de la nourrice aussi.

—Cet homme avait des renseignements précis ! fit l'artiste. Il s'agit maintenant de mettre la main sur le baron de Reiss.

Ne savez-vous point son adresse, vous, madame ? ajouta l'ex-tuteur de Georges en s'adressant à mademoiselle Amanda.

—Et pourquoi le saurais-je, monsieur ? répliqua l'essayeuse qui se défiait.

—Par l'excellente raison que vous connaissiez d'une façon très intime ce baron vrai ou faux.

Amanda se mordit les lèvres et rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Je croyais que la maîtresse de l'hôtel vous avait donné cette adresse, murmura-t-elle.

—Sans doute, mais elle était fautive. Voyons, il faut parler franc. Je vous ai dit que j'étais un ami. Je pourrais devenir un ennemi. Le maire de Joigny a écrit au procureur de la République de Paris. On va vous chercher, monsieur Duchemin, et l'on vous trouvera. Si vous me parlez, à cœur ouvert, si vous ne me cachez rien, j'usurai de toute mon influence pour qu'aucune poursuite ne soit dérivée contre vous. Si les poursuites étaient commencées, on ferait en sorte de les arrêter, je vous en donne ma parole d'honnête homme !

—Eh ! monsieur, dit Amanda, nous ne demanderions qu'à parler, mais nous ne connaissons ni l'un ni l'autre l'adresse du baron de Reiss.

—Bien vrai ?

—Oui, monsieur, bien vrai. Duchemin et moi nous donnerions tout au monde pour la savoir ; mais cet homme est si adroit qu'il nous a glissé dans les mains.

—Vous le cherchez donc ?

—Je le cherchais, répondit Raoul à son tour.

—Dans quel but ?

—Dans le but de lui arracher des papiers qui nous compromettent, madame et moi. Hier, j'étais parvenu à trouver sa piste, je le suivais. Je croyais le tenir. Il m'a échappé.

Et Duchemin raconta ce que nous avons raconté nous-même à nos lecteurs.

—Ainsi, s'écria l'artiste, ce personnage insaisissable allait chez Paul Harmant ?

Oui, monsieur.

—Et c'est pour lui qu'il a exigé la remise de l'acte enlevé

aux archives de Joigny, ajoute mademoiselle Amanda ; c'est pour son compte qu'il a voulu tuer Lucie.

—Tuer Lucie ! s'écria Etienne stupéfait. Que dites-vous ?

—La vérité.

—Vous avez des preuves de cela ?

—Eh ! monsieur, si j'avais des preuves matérielles, je ne craindrais rien et je pourrais me venger.

—Vous venger de quoi ?

—Il a voulu m'assassiner aussi, moi, sachant que je soupçonnais son crime. Cet homme ne se nomme pas le baron de Reiss, il se nomme Ovide Soliveau.

—Ovide Soliveau ! répéta l'artiste, le cousin de Paul Harmant, ou plutôt de celui qui se fait appeler ainsi, car l'industriel est Jacques Garaud, cette fois, je n'en démorderai pas ! Mais quel lien mystérieux y a-t-il entre ces deux hommes ! Comment l'assassin de Jules Labroue s'est-il mis dans la peau de Paul Harmant et comment connaît-il Ovide Soliveau ? Quelles ténèbres ! Qui donc y portera la lumière ?

LXXXIII

Après un silence, Etienne Castel, s'adressant à Mlle Amanda, reprit :

—Voulez-vous me dire ce que vous savez de cet homme.

Oui, si vous me faites une promesse, répliqua l'essayeuse.

—Quelle promesse ?

—Celle de nous aider dans votre vengeance.

—Comptez sur moi, puisque nos intérêts sont les mêmes.

—Et il n'arrivera rien à Raoul ?

—Si les poursuites sont commencées, je les arrêterai dès demain.

—Alors je vais tout vous dire.

Et la jeune femme commença le récit de sa liaison avec le faux baron de Reiss, détaillant ce qu'elle avait vu, entendu et soupçonné.

—Vous aviez raison, dit Etienne quand elle eut achevé. Cet homme est bien le meurtrier de Lucie, et il agissait pour le compte de Paul Harmant, cela saute aux yeux. Mais les preuves matérielles manquent, et il faut avoir dans les mains de quoi écraser les deux misérables ! Je puis disposer de vous, n'est-ce pas, M. Duchemin.

—D'une façon absolue, oui, monsieur.

—Eh bien ! continuer à surveiller Paul Harmant, c'est grâce à lui, j'en suis certain, que nous découvrirons la retraite de son complice.

—Je le surveillerai.

—Lorsque vous saurez où demeure Ovide Soliveau, je vous dirai ce qu'il faudra faire. Chez lui nous trouverons, je n'en doute pas, la preuve qu'il nous faut contre le millionnaire et son âme damnée.

L'essayeuse intervint.

—Ne connaissez-vous donc pas Paul Harmant ? demanda-t-elle.

—Je le connais. Je vais chez lui. Il est venu chez moi.

—Ne pourriez-vous alors agir de votre côté ?

—Non, car un mot maladroit, une démarche imprudente, lui donnerait l'éveil. Une fois sur ses gardes, il disparaîtrait.

—C'est vrai !

—La chasse que monsieur Duchemin a donnée hier à lui et à Soliveau a dû leur mettre déjà la puce à l'oreille, poursuivit l'artiste ; donc il faut agir avec une extrême prudence. Si ces hommes méditent un nouveau crime, ce qui est probable, il faut que nous puissions les empêcher de l'accomplir.

En disant ce qui précède, Etienne pensait à Jeanne Fortier dont Paul Harmant connaissait la présence à Paris.

—Disposez de moi, monsieur, je le répète, dit Raoul.

—Depuis votre arrivée à Paris, qu'avez-vous fait ?

—Rien que de rechercher ce misérable Soliveau.

—Ne gagnant rien, vous n'avez d'autres ressources que l'indemnité payée par le chemin de fer, et qui sera vite épuisée. Je mets ma bourse à votre disposition.

—C'est inutile, monsieur, interrompit Mlle Amanda, j'ai quelques économies, elles seront employées jusqu'au dernier sou à l'œuvre commune.

—Mon offre n'en subsiste pas moins, veuillez vous en souvenir au besoin, voici ma carte, mon adresse est au bas. Où demeurez-vous ?

—Rue des Dames, no 28, aux Batignolles, répondit l'essayeuse.

—Dès que vous aurez des nouvelles, à quelque heure que ce soit, fût-ce au milieu de la nuit, prévenez-moi.

—Je n'y manquerai pas.

—Mettez-vous l'esprit en repos, M. Duchemin, et comptez sur ma promesse. Aucune poursuite n'aura lieu contre vous.

—Je vous crois, monsieur, et je vous remercie de toute mon âme.

L'artiste, reconduit par les deux jeunes gens, reprit le chemin de la gare. En montant dans le compartiment du train qui devait le ramener à Paris, il murmura :

—Ou je me trompe fort, ou la réhabilitation de Jeanne Fortier, la mère de Georges, ne se fera pas longtemps attendre désormais !

Raoul Duchemin et Amanda bénissaient le hasard qui leur amenait à l'improviste un si puissant allié. Ils passeront le reste de la journée joyeusement, et rentrèrent le soir rue des Dames, après avoir combiné le nouveau plan que devait suivre Raoul pour arriver à découvrir la demeure d'Ovide Soliveau.

Malgré tout ce que son complice avait pu lui dire pour le rassurer, Paul Harmant éprouvait des craintes sérieuses, et la réflexion ne parvenait point à le rassurer. Cette femme, Amanda Régamy, ne deviendrait-elle pas dangereuse ? Il savait rien, mais une crainte vague n'en subsistait pas moins, et c'est en vain qu'il se disait :

—Jeanne est morte, par conséquent rien à craindre de ce

côté. Amanda ne peut en vouloir qu'à Ovide et ne me connaît point. Or, dans huit jours, Ovide aura quitté la France, j'ai tort de m'alarmer.

Le lundi il se rendit à ses ateliers de Courbevoie. En sortant de l'hôtel de la rue Murillo, il avait instinctivement jeté un regard scrutateur autour de lui. La rue était déserte, d'où le millionnaire conclut que personne ne songeait à épier ses actions. Il se trompait. Raoul Duchemin avait repris sa faction sur le quai de Courbevoie, en face de l'usine, mais de l'autre côté de la Seine, sous l'apparence inoffensive d'un pêcheur à la ligne. Une voiture prise à la journée l'attendait à cent pas de là.

Laissons-le se livrer à sa patiente surveillance et revenons à Jeanne Fortier. La porteuse de pain, après la terrible secousse qu'elle venait de subir, avait continué son service, nous le savons, mais la réaction amena chez elle une fatigue si grande, elle se sentit à tel point brisée, qu'il lui fallut solliciter de son patron un repos de deux jours. M. Lebrét ne pouvait qu'acquiescer à sa demande.

—Si même vous avez besoin de vous reposer un peu plus longtemps, ajouta-t-il.

—Je vous remercie de votre grande bonté, M. Lebrét, répondit Jeanne, mais je n'en profiterai point. Lundi matin, je reprendrai mon service.

—A votre volonté, madame Lison.

La brave femme passa la soirée du samedi et la journée du dimanche tout entière dans la chambre de sa chère Lucie. Le lundi, ainsi qu'elle l'avait promis à son patron, elle arrivait dès cinq heures du matin à la boulangerie. Comme de coutume, elle se rendit au "Rendez-vous des boulangers," rue de Seine, pour y manger une écuelle de soupe, avant de commencer sa tournée.

La salle était pleine de porteurs et de portuses de pain. Lorsque maman Lison parut, un véritable hurrah de joie accueillit son entrée. On ne l'avait pas vue depuis "l'accident," aussi tout le monde l'entourait, la félicitant, la fêtant. C'était à qui tenait à lui serrer la main. Le Tourangeau et le Lyonnais voulurent payer chacun une tournée monstre en son honneur. Il lui fallut à dix reprises raconter son accident à ceux qui l'interrogeaient. Enfin, elle sortit pour aller prendre son panier. On se souvient que le Lyonnais avait indiqué jadis à Jeanne la boulangerie Lebrét, et qu'il lui avait procuré la place de porteuse de pain.

—Voyons, est-ce dit ? demanda-t-il au Tourangeau.

—C'est dit, répliqua celui-ci. J'en suis. Il faut consulter les camarades.

—De quoi s'agit-il ? s'écrièrent des voix nombreuses.

—Voici ce que je propose, reprit le Lyonnais. Maman Lison est une brave femme que nous aimons tous, pas vrai ?

—Oui, oui.

—Et non seulement nous l'aimons, mais nous l'estimons.

—Bien sûr !

—Ça nous aurait fait un gros chagrin si elle était morte victime de cet échafaudage de malheur qui est tombé si près de sa tête.

—Ah ! bigre, oui ! Foi de Tourangeau !

—Et pour la faire enterrer dignement, poursuivit le Lyonnais, tous ceux de la boulangerie qui viennent ici auraient bien mis de leur poche une pièce de cent sous ou de six francs.

—Sans qu'on ait eu besoin de nous tirer l'oreille pour cela.

—Eh bien ! êtes-vous d'avis de déboursier tout de même les six francs, non pour un deuil, mais pour une petite fête de famille, en offrant ici un repas de réjouissance à maman Lison.

—Bonne idée, ça, mon garçon ! dit la marchande de vins qui avait entendu. J'en suis, et je payerai une bouteille de champagne.

—Et moi une autre, ajouta la servante.

—Et moi une troisième, fit le garçon

LXXXIV

—C'est donc entendu, reprit le Lyonnais. On fera le repas à midi, à l'heure où tout le monde est libre. On va prendre une feuille de papier sur laquelle tous ceux qui veulent en être s'inscriront en versant leur argent entre les mains de la patronne, ici présente, qui se chargera de faire signer et d'encaisser.

—Convenu !

—Combien par tête, la patronne ?

—Six francs, et vous aurez quelque chose dans le soigné, à s'en lécher les pouces jusqu'aux coudes.

—Va pour six francs.

La servante avait apporté une feuille de papier, une plume et de l'encre. Tous ceux qui se trouvaient là donnèrent leur signature et versèrent leur argent.

—Surtout que maman Lison n'en sache rien ! s'écria le Lyonnais ; faut qu'elle ait toute la surprise. On ne l'invitera que le matin.

—Soyez tranquille. On n'éventera pas la mère.

—Quel jour ça aura-t-il lieu ? demanda la patronne.

—Nous conviendrons du jour quand tout le monde aura signé.

* * *

Ovide Soliveau préparait son départ avec beaucoup d'entrain. Il passait son temps à faire des emplettes qu'il entassait dans des caisses pour les emporter à Buenos-Ayres où il avait le désir d'aller se fixer, et l'intention de finir ses jours.

Depuis son retour à Paris, Ovide avait fait la connaissance, dans un tripot, d'un personnage ayant habité Buenos-Ayres. Ce personnage s'était fait un plaisir de le renseigner sur les mœurs et les coutumes du pays, et de lui promettre des lettres d'introduction auprès de plusieurs de ses amis. Soliveau, en arrivant là-bas, ne se trouverait donc point

isolé. L'obligeant personnage se nommait Tiercelet, et demeurait rue Jacob.

Ovide, un après-midi se décida à aller prévenir le dit Tiercelet de son prochain départ, et à réclamer de son obligeance les lettres de recommandation promise. L'ancien industriel de Buenos-Ayres était absent et ne devait rentrer que fort tard dans la soirée. Tout en réfléchissant à sa déception, il descendit la rue de Seine.

—J'ai été maladroit ! se dit-il tout à coup. J'aurais dû laisser un mot et expliquer le but de ma visite. Je vais écrire "illico."

Le Dijonnais jeta un regard autour de lui, cherchant un café où il pourrait tracer quelques lignes. Ses yeux rencontrèrent l'enseigne : "Au rendez-vous des boulangers." Ovide franchit le seuil de l'établissement du marchand de vin. Le patron se trouvait à son comptoir comme le matin où, déguisé en chiffonnier, le misérable qui suivait Jeanne était entré pour boire un verre de vin blanc.

—J'aurais besoin d'écrire une lettre, dit-il au "mastroquet," avez-vous un cabinet ?

—Oui, monsieur, ici.

—Veuillez me donner du café, en même temps qu'un encrier, du papier et une plume.

—Tout de suite, monsieur.

Le Dijonnais entra dans le cabinet. Ovide s'assit, but une gorgée de café et s'apprêta à écrire.

Les voix des consommateurs de la salle voisine arrivaient à lui d'une façon tellement distincte, qu'il tourna la tête pour chercher par où ces voix pouvaient pénétrer ainsi, et il constata l'existence du vasista à demi ouvert. Il commença sa lettre à M. Tiercelet. La grande salle se remplissait peu à peu. D'instant en instant, entraient des geindres, des porteurs et des portuses. La servante allait et venait, prenant les ordres de chacun. Au cours de ces allées et venues, elle s'approcha d'une table placée tout près du cabinet d'Ovide. Deux hommes et une femme occupaient cette table.

—La patronne m'envoie vous demander si vous en serez et si vous voulez signer la feuille ? dit la servante à ses consommateurs.

—Si nous serons de quoi ? signer quelle feuille ? fit l'un des hommes.

—La feuille pour le repas.

—Quel repas ?

—Vous ne savez donc rien ?

—Rien du tout.

—Eh bien ! il s'agit du repas par souscription que les camarades offrent à maman Lison, jeudi prochain, pour fêter la veine qu'elle a eue de ne pas être "écrabouillée," rue Gît-le-Cœur, par l'échafaudage des peintres en bâtiment.

La foudre tombant au milieu de la table où écrivait Ovide n'aurait pas produit sur lui un effet plus terrifiant que les paroles qui venait d'entendre. Plus blanc qu'un linge et tremblant comme la feuille, il se leva machinalement, regardant autour de lui d'un air effaré.

—C'est vrai, répondit la femme qui se trouvait en compagnie des deux hommes, nous savions l'accident. Pauvre maman Lison, elle l'a échappé belle !

—Maintenant que vous voilà au fait, en serez-vous ? reprit la servante. Tout le monde en est. On rira. On dansera même un peu. C'est six francs par tête.

—Mais bien sûr que nous en serons ! Pauvre maman Lison elle n'a que des amis ici.

—Je vais aller vous chercher la feuille. Vous écrirez vos noms et vous me verserez chacun six francs.

Ovide sentait une sueur glacée mouiller ses membres.

—Jeanne Fortier vivante ! balbutia-t-il presque à haute voix sans en avoir conscience. Lorsque je l'avais vue sanglante, inanimée, écrasée ! C'est impossible ! Et cependant je ne rêve pas. Je ne suis pas fou. J'ai bien entendu, on prépare un banquet en son honneur ! Elle est vivante ! Vivante comme sa fille ! Je les ai manquées toutes deux ! Ah ! maladroite ! maladroite !

Le monologue du misérable fut interrompu. La voix de la servante attira de nouveau son attention.

—Voici la liste, disait cette voix. Signez, et pas un mot à Lise Perrin si vous la voyez. On veut lui faire une surprise.

En ce moment la servante cacha vivement la feuille de papier derrière son dos.

—Chut ! fit-elle en même temps, plus un mot ! V'là maman Lison.

Jeanne Fortier venait en effet d'entrer dans la salle avec une autre porteuse de pain. Ovide, reprenant un peu de sang-froid, souleva légèrement un coin du rideau et regarda en ayant soin de ne pas se montrer. Il vit Jeanne et la reconnut du premier coup d'œil. Elle portait encore un bandeau sur la coupure de son front.

—Ah ! oui, elle est bien vivante ! murmura Ovide en laissant retomber le rideau. Donc, pour Jacques, les dangers sont toujours les mêmes, aussi terrible pour moi que pour lui ! D'ici à mon départ, Jeanne Fortier peut rencontrer Jacques, le reconaître, lui parler. La voyant saine et sauve, Jacques refusera de me donner l'argent qui payait sa mort ! Tout serait perdu ! Il ne faut pas que le hasard puisse les mettre en présence ! Je reculerais, s'il le faut, mon voyage de quelques jours.

Au lieu de terminer la lettre commencée, Ovide la froissa et la mit dans sa poche. Une idée nouvelle venait de germer dans son cerveau en ébullition.

(La suite au prochain numéro.)

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien.
Qu'ayant une langue, au contraire
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

ADELINA PATTI

(Voir gravure)



U moment où la grande artiste qui fut l'enchantement de Paris va se faire entendre de nouveau dans la capitale, il nous a semblé intéressant de publier ce portrait d'après la plus récente des photographies.

La Patti est née en 1843, à Madrid, où son père et sa mère chantaient l'opéra italien. A huit ans, Adelina Patti, à laquelle M^{me} Alboni, en tournée de représentation aux Etats-Uni, avait prédit le plus brillant avenir, débuta dans les concerts et obtint un succès tel que son beau-frère se décida à la produire à Boston, à Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans puis à la Havane.

Après avoir donné plus de trois cents concerts, elle retourna à New-York vers sa treizième année, et compléta son éducation musicale. D'Amérique elle alla à Londres, puis à Madrid, et enfin à Paris en 1862. Elle avait dix-neuf ans. Le public l'accueillit avec un enthousiasme qui ne fit qu'aller croissant.

Elle se montra comédienne supérieure et parfaite chanteuse ; elle n'a rien perdu de la sonorité, de la richesse et de l'éclat de sa voix. Elle se fit acclamer sur toutes les grandes scènes de l'Europe.

LES PRISONS EN ANGLETERRE



VOI qu'en disent les philanthropes qui visitent les prisons, qui goûtent le pain et qui avalent consciencieusement une cuillerée de gruau dont se compose le repas du matin, la nourriture du prisonnier anglais est aussi insuffisante que de mauvaise qualité.

La faveur la plus recherchée par les prisonniers est d'être employés au triage des vieux papiers. Ce n'est pas que cette opération soit amusante, mais c'est qu'elle offre un avantage inappréciable aux pauvres diables qui meurent de faim.

Les vieux papiers que l'on fait trier dans les prisons proviennent des ministères ou des administrations publiques. Les bureaucrates, à Londres comme partout, apportent fréquemment de quoi faire sur leurs pupitres un léger déjeuner ; lorsque leur appétit est apaisé, ils jettent dans la corbeille à papier le résidu de leur lunch, sandwich, jambon ou fromage ; le tout est ramassé et porté dans les prisons, et ce sont ces rebuts immondes, ayant souvent traîné des mois entiers dans les sacs où ils ont été enfermés, qui sont dévorés par les prisonniers.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 168.—DEVINETTE

Dans plus d'un rébus, mon extravagance
A su se jouer de votre bonté,
Aussi je sais bien que j'ai mérité
Plus d'un châtement, presque la potence.

Mais, pour regagner votre bienveillance,
Je change de ton. Votre acuité
Reçoit aujourd'hui la difficulté
D'une question de jurisprudence

Je m'adresse à vous, jeunes avocats,
Gens lettrés, savants, je vous prends en tas,
Je vous offre à tous une rude épreuve.

Soyez attentifs, voici le sujet :
Peut-on épouser la sœur de sa veuve !
Allez, répondez-moi, j'ai l'œil au guet.

SOLUTIONS :

No 166.—Le mot est : Portrait.
No 167.—Le mot est : Cor-billard.

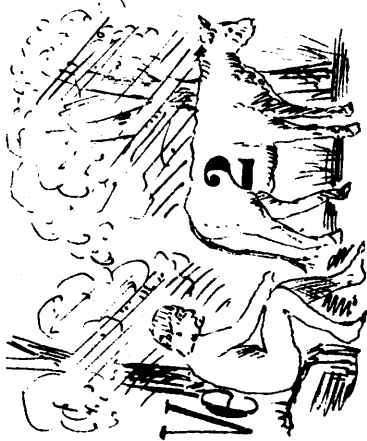
ONT DEVINE :

Problèmes.—Ls Bellemare, Louiseville.
Rébus.—Thomas Chicane, Québec ; G. L. O. Laperrière, St-Léon ; Théodore Senecal et Ed. Senecal, Montréal.

La clémence touche l'âme, la violence n'atteint que le corps.

Il faut le prendre de très haut avec les hommes assemblés pour discuter des intérêts. Il n'y a pas de milieu : on est leur jouet ou leur maître.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

L'on ne respire à l'aise que sur les hauteurs.

CHOSSES ET AUTRES

Un chanteur de mérite et d'expérience recommande pour guérir les rhumes obstinés de manger en abondance des huitres crues.

Vingt mille livres de saumon sont vendues tous les jours à Londres, dont les trois quarts viennent d'Ecosse, et la moitié du reste d'Irlande.

Ne faites jamais de thé dans une théière en ferblanc. La tannine, qui est un acide, attaque le ferblanc et produit un poison.

On assure qu'un verre de lait aussi chaud qu'on peut le boire est le moyen le plus prompt et le meilleur pour reposer un homme de grandes fatigues du corps ou de l'esprit.

Entre domestiques : " Quel est le meilleur des maîtres, selon toi ? " Jean, après avoir réfléchi : " Le meilleur des maîtres est celui qui obéit à son domestique. "

Le gouvernement russe vient de décréter qu'il ne sera plus vendu de boissons que dans les hôtels et les *eating-houses*. Par suite de cet édit, 90,000 *vodka shops* ont été fermés.

Il y a trente-cinq ans, il n'y avait que 10 milles de chemin de fer en Canada. Il y en a aujourd'hui 10,000 milles, formant un réseau complet de communications de l'est à l'ouest et du nord au sud du Canada.

Un habitant de notre planète, qui prendrait un train de chemin de fer pour le soleil, sans arrêts et avec une vitesse de 40 milles à l'heure, mettrait 265 ans à se rendre. En supposant qu'il paierait deux sous du mille, son voyage lui coûterait £372,000.

Un gros mouton gras mangeait tranquillement, devant une grange, près de Pleasant, Pennsylvanie, lorsque tout à coup un aigle immense s'abattit sur lui comme un coup de foudre. L'aigle planta ses griffes si avant dans la chair du mouton qu'il ne put les arracher, et le mouton, prenant la fuite vers la maison, on put tuer l'aigle.

La chance attend toujours que quelque chose arrive ; le travail, avec des yeux alertes et une forte volonté, fera arriver quelque chose. La chance s'étend dans un lit et voudrait que le postillon lui apporte un héritage ; le travail se lève à 6 heures et, soit avec une plume active ou un marteau retentissant, pose les fondations d'une agréable aisance. La chance se lamente, le travail siffle ; la chance se fie au hasard, le travail au caractère.

2354



MODE. — TOILETTE DE FAILLE (DEVANT ET DOS)

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

MAGASIN PITTORESQUE,

Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois

Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSIOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80, Montréal.